

# le sacrifice du martin-pêcheur

pietro pizzuti

Une petite île dans l'océan. Une mère est venue rapatrier la dépouille de son fils mort dans des circonstances troubles. Martin travaillait sur l'île au sein d'une organisation non gouvernementale, luttant pour le droit à la pêche. Dans le village, une autre mère a vu emprisonner son fils Farouk, l'ami de Martin. Quel prix paieront-elles le destin de leurs enfants ?

Marie, mère de Martin  
Mata, mère de Farouk  
Farouk, martin-pêcheur

*Aux habitants de Page, aux pêcheurs de l'île de Roti, aux passeurs de Mayotte, aux habitants de la Papouasie, aux hommes qui regardent le ciel...*

## 1. La chambre blanche

*(Un bruit de serrure. Une chambre s'éclaire. Une femme vient d'entrer et découvre un jeune homme)*

Marie : Excusez-moi... je cherche la chambre de... mon fils Martin, je...

Farouk : C'est ici.

Marie : Qu'est-ce que vous faites là ?

Farouk : Je te fais peur.

Marie : Qui êtes-vous ?

Farouk : Un fantôme.

Marie : Sortez.

Farouk : Je ne suis pas là.

Marie : J'ai dit sortez !

*(Farouk ne bouge pas, un silence)*

Marie : Qu'est-ce que vous voulez ?

Farouk : Te regarder.

Marie : Ça va... *(elle sort de l'argent de son sac et le lui tend)* Partez.

Farouk : *(il le refuse d'un sourire sarcastique)* Garde-le pour les hommes en uniforme.

Marie : Quoi ?

Farouk : Ici ils se font payer cher.

Marie : Foutez le camp.

Farouk : *(même jeu)* Ton fils a été égorgé comme un agneau. Ça va te coûter cher de regarder ce qui reste de son corps dans la chaux.

Marie : Je vous défends de...

Farouk : De te faire peur gratis ?

Marie : *(elle prend encore de l'argent et le lui donne)* Ça vous suffit ça ?

Farouk : J'ai dit gratis.

Marie : Vous foutez le camp ou je...

Farouk : On l'a tué parce qu'il savait.

Marie : C'est ça.

Farouk : Un secret qui tue.

Marie : Comment êtes-vous entré ?

Farouk : J'y étais.

Marie : Qui êtes-vous ?

Farouk : Nous étions sur...

Marie : Je ne veux rien savoir. Sortez !

Farouk : Tu vois que je te fais peur...

Marie : Vous allez me laisser tranquille.

Farouk : Quand on a peur on fait peur.

Marie : Vous étiez en train de fouiller ?

Farouk : Non.

Marie : Rendez-moi ce que vous avez pris.

Farouk : Je ne l'ai plus.

Marie : Je suis fatiguée... je *(elle est visiblement à bout, elle referme la porte à clés, elle prend sa tête entre ses mains, un silence)*

Farouk : Martin est parti avec ce que tu cherches.

Marie : Qu'est-ce que vous dites ?

Farouk : Et j'en crève.

Marie : Tu es Farouk... ?

*(Marie redresse sa tête, Farouk a disparu. Elle reste un moment pétrifiée, puis se lève et le cherche partout dans la pièce : par la fenêtre, rouvre la porte et regarde dans le couloir, enfin elle y renonce et s'assied. Au bout d'un moment elle fait le tour de la chambre, touche l'un ou l'autre objet, regarde, pensive, découvre, change d'éclairage, elle se mouche, ses larmes sont discrètes, elle commence à défaire sa valise, elle entre dans la salle de bain pour déposer ses affaires de toilette, au bout d'un moment elle revient dans la chambre, Farouk est là, elle ne le voit pas tout de suite, elle s'assied sur le lit et prend sa tête entre ses mains)*

## 2. L'homme blanc

Marie : *(elle sursaute l'apercevant)* Ah non !

Farouk : Qu'est-ce que tu me veux ?

Marie : Mais...

Farouk : On te dira qu'on nous a surpris sur la plage.

Marie : Je ne veux pas savoir.

Farouk : Qu'on nous a arrêtés.

Marie : Ça ne me regarde pas.

Farouk : Qu'il s'est battu en prison et qu'on l'a retrouvé dans la chaux.

Marie : Je suis venue reconnaître son corps et le ramener.

Farouk : Tu l'as reconnu ?

Marie : Je le ramènerai.

Farouk : Il ne voulait pas.

Marie : Quand je ferme les yeux je l'entends crier *(un temps)*. Je n'entendrai plus ses pleurs et ses rires qui me faisaient rire et pleurer.

Farouk : Non.

Marie : Rend-moi la clé.

Farouk : Je ne l'ai plus.

Marie : Je ne veux plus te voir. J'ai besoin de...

Farouk : De moi.

*(Un temps)*

Marie : Tu ne parles pas comme les autres.

Farouk : Tu m'entends autrement.

Marie : Tu es né ici, sur l'île ?

Farouk : Non, sur terre.

Marie : C'est là que tu as appris ma langue ?

Farouk : Je ne suis pas où tu me vois.

Marie : Qu'est-ce que ça veut dire ?

Farouk : Tu l'as vu ?

Marie : *(elle opine et soupire)* Fondu dans le blanc.

Farouk : Je suis sur son chemin.

Marie : Une bouillie de chair et d'os.

Farouk : Mon homme blanc.

Marie : Tais-toi.

*(Ils se taisent tous les deux)*

Marie : J'ai traversé la moitié du monde pour venir faire... ça.

Farouk : Tu repartiras.

Marie : D'où vient la douleur ?

Farouk : De la sienne.

*(Un silence)*

Marie : Il a eu... mal ?

Farouk : Mon homme blanc s'est battu.

Marie : Contre les tiens.

Farouk : Ils vendent cher ce qu'ils nous volent et achètent notre misère en échange de leurs armes.

Marie : Il savait.

Farouk : Nous vivons de pêche et ils nous ont volé la mer. Nos chefs la leur ont vendue.

Marie : Il l'a payée de sa vie.

Farouk : En échange nous avons leurs armes.

Marie : Et vous faites la guerre.

Farouk : Pour ne pas crever de faim.

Marie : Il savait qu'il en mourrait.

Farouk : Ceux qui n'ont rien ne sont rien.

Marie : C'est comme ça que l'homme marche.

Farouk : Il a mis un caillou dans sa chaussure.

Marie : Et il l'a écrasé.

Farouk : Nous ferons pareil, nous les pêcheurs.

Marie : Tant pis pour vous.

Farouk : Nous n'avons pas tout perdu.

Marie : Lui si.

Farouk : Une femme vient. Elle a mal où tu as mal. Elle est ma mère. Elle ne sait pas qu'elle me perd. Je meurs où je vais.

Marie : Je ne comprends pas.

Farouk : Elle a perdu son homme, comme moi.

*(Un silence)*

Farouk : Un jour, mon père à été arrêté. Il s'est jeté à l'eau et le bateau des hommes en uniforme l'a coupé en deux. Ils ont brûlé sa barque et ses filets. Nous n'avons plus d'argent pour la reconstruire.

Marie : Les hommes en uniforme ?

Farouk : Ils nous ont volé la mer. Nous pouvons pêcher seulement dans une goutte de mer qui est devenu un désert. Pour vivre, nous pêchons dans *la mer interdite* et les hommes en uniforme nous arrêtent...

Marie : Je ne comprends pas, tu as...

*(Farouk a disparu)*

### 3. La dénonciation

*(La nuit, Marie se réveille en sursaut, elle allume, Farouk est dans la chambre)*

Marie : Tu as dit... qu'ils vous ont volé la mer contre des armes ?

Farouk : L'homme blanc cherche l'or noir. Il l'a trouvé dans la mer et il dit qu'il est à lui parce qu'il nous a volé la mer contre des armes.

Marie : Et mon fils ?

Farouk : Nous filmons les arrestations des pêcheurs.

Marie : Pour dénoncer le marché des armes ?

Farouk : Il devait rencontrer nos chefs.

Marie : Pour ?

Farouk : Il avait la preuve que nos chefs continuent de vendre nos terres à l'homme blanc qui vole notre or noir.

Marie : Dans la gueule du loup...

*(Un temps)*

Farouk : Pour survivre, ceux qui acceptent de ne plus pêcher font un travail plus dangereux et mieux payé.

Marie : Il en existe un ?

Farouk : Passeurs... pour les marchands d'hommes.

Marie : Ah.

Farouk : Ils déposent les hommes sur les atolls que nos chefs vendent à l'homme blanc. Les hommes en uniforme sont obligés de les recueillir parce qu'ils sont sur les terres qu'ils viennent de nous acheter.

Marie : Comment vendent-ils vos terres ?

Farouk : D'abord ils disent que ce sont des réserves naturelles pour protéger les requins contre la pêche aux ailerons.

Marie : Et ce n'est pas vrai ?

Farouk : Nos atolls sont plus riches en or noir que notre mer. En tant que réserves naturelles elles ne nous appartiennent plus. Mais ils nous volent l'or noir qu'ils y trouvent contre des armes.

Marie : Comment l'as-tu appris ?

Farouk : Je suis passeur.

*(Un silence)*

Marie : Tu ne pêches plus ?

Farouk : Plus depuis que mon père est mort.

*(Un silence)*

Marie : Qui sont tes passagers ?

Farouk : Des hommes à la recherche de travail. Des petites filles à la recherche de leur père. Des mères qui cherchent leurs enfants.

Marie : Tu risques ta vie.

Farouk : En pêchant je la risquais aussi.

Marie : Qui te paye ?

Farouk : Les marchands. Ils payent beaucoup plus que pour les ailerons de requins.

Marie : Tes passagers payent aussi ?

Farouk : Souvent je ne leur demande rien.

Marie : Souvent ?

Farouk : Sauf quand je ne remplis pas ma barque.

Marie : Les autres passeurs font comme toi ?

Farouk : Beaucoup font payer les passagers même si les marchands ont déjà payé pour eux. Ils gagnent deux fois leur argent.

Marie : Pourquoi font-ils ça ?

Farouk : Pour l'argent.

Marie : Pourquoi tu ne fais pas comme eux ?

Farouk : Je n'ai pas besoin de cet argent-là. Ma mère travaille.

Marie : Quand elle ne sera plus là, tu le feras ? (*silence*) Tu feras payer deux fois ?

Farouk : Je ne sais pas.

Marie : Qu'est-ce qu'elle dit ta mère ?

Farouk : Qu'on ne peut pas faire payer un droit.

Marie : C'est quoi le droit de tes passagers ?

Farouk : Vivre ailleurs.

Marie : C'est pour ça qu'ils partent ?

(*Un silence*)

Farouk : Une nuit les hommes en uniforme m'ont attrapé. J'ai dirigé ma barque contre leur bateau.

Marie : Pourquoi tu as fait ça ?

Farouk : Pour nous sauver. Les hommes en uniforme sont obligés de nous secourir.

Marie : C'est ce qui s'est passé ?

Farouk : Dans l'eau il y avait deux enfants. J'ai vu le plus petit couler comme un fagot. *(silence)* Les hommes en uniforme ont hissé tout le monde sur le pont. Je suis resté dans l'eau, caché sous ma barque retournée. Je les ai vus. Ils tremblaient tous comme des araignées accrochées à leurs toiles. Une mère pleurait en silence. Elle serrait dans ses bras son seul enfant vivant. Je n'ai plus bougé et j'ai attendu qu'ils repartent.

Marie : Demain tu recommences ?

Farouk : Quelque chose est venu par la mort de mon homme blanc. Tu le portes. Je ne suis pas où tu me vois. J'ai été arrêté après avoir déposé l'immigré Nazaré sur l'atoll d'Asmara.

Marie : Je ne comprends pas... Tu as dit que tu n'avais plus la clé ? Par où... ?

*(Farouk a disparu à nouveau, Marie, inquiète, fait le tour de la chambre, s'assied, se relève, se couche sur le lit, se relève, puis exténuée se couche par terre et éteint la lumière, après un instant elle la rallume et se met à regarder des piles de cahiers, des livres et de documents, elle tombe sur quelque chose qui l'intéresse, ce sont des notes, elle lit, un long moment)*

#### 4. L'île-otage

*(On frappe à la porte, Marie est assise dans un fauteuil, en train de lire un autre cahier de notes, elle en a visiblement sélectionnés quelques uns, empilés près d'elle)*

Marie : Entre.

*(Une femme entre, elle a un paquet, referme la porte derrière elle et reste debout en silence. Marie, surprise, se lève)*

Marie : Qui êtes-vous ?

*(Un long silence)*

Mata : Rends-moi mon fils.

Marie : Pardon ?

*(Un silence)*

Mata : Rends-moi mon fils.

Marie : Excusez-moi, je...

Mata : Mon fils. Rends-le-moi.

Marie : Je ne comprends pas, je...

Mata : Tu peux payer. Paye.

Marie : Payer ?

Mata : Sa liberté.

Marie : La liberté de qui ?

Mata : Farouk.

Marie : Vous êtes...

Mata : Ton fils a déshonoré ma maison.

Marie : Qu'est-ce que vous dites ?

Mata : Honte sur lui.

Marie : Je ne suis pas venue juger et vous...

Mata : Il a été jugé sans toi.

Marie : Personne ne l'a aidé.

Mata : Tu l'as aidé, toi ?

Marie : ...

Mata : Comme un chien.

Marie : Je ne vous permets pas...

Mata : Ou pire.

Marie : Vous devriez faire comme moi...

Mata : Elever mes enfants comme des chiens ?

Marie : ...ne pas juger.

Mata : C'est pour ça qu'il a fait ce qu'il a fait.

Marie : Je lui ai donné tout ce que j'avais.

Mata : De l'argent, c'est tout !

Marie : Vous n'avez pas le droit de me parler pas comme ça.

Mata : Je n'ai pas d'autre langue.

Marie : Vous n'avez rien à me reprocher.

Mata : Rien que tu ne te reproches.

Marie : J'ai fait ce que vous...

Mata : Ne le dis pas !

Marie : Vous auriez pu m'aider !

Mata : La peur de ce qui est injuste aurait dû t'aider.

Marie : Elle m'a aidé.

Mata : Ton lait lui a donné le goût de la désobéissance.

Marie : Ce n'est pas vrai ! J'ai voulu qu'il s'accepte.

Mata : Ça ne l'a pas sauvé.

Marie : Sauvé de quoi de qui ? Comme s'il suffisait de...

Mata : Tu l'as allaité dans l'ignorance du bien.

Marie : Vous avez la connaissance du bien, vous ?

Mata : Tu l'as élevé pour qu'il fasse le mal.

Marie : Faux ! Je lui ai appris à écouter, à regarder, à comprendre, à aimer, à choisir. Il a choisi.

Mata : La queue du diable.

Marie : Pour vous.

Mata : Pour nous tous ici.

Marie : Je comprends. Chez nous c'est une autre façon d'aimer.

Mata : Honte sur lui.

Marie : Il est venu ici pour se reconnaître.

Mata : Se quoi ?

Marie : *(elle détache les syllabes)* Re-co-naître.

Mata : Tant pis pour lui !

Marie : Il était heureux. J'ai su que je ne m'étais pas trompée.

Mata : Si je suis là c'est que tu t'es trompée.

Marie : Non, je...

Mata : Une truie ne se trompe pas, toi si.

Marie : Vous avez mal.

Mata : Ici, les mères élèvent leurs enfants dans la peur de ce qui est mal.

Marie : Et vous êtes sûres de faire leur bien ?

Mata : Non. Nous nous trompons aussi, mais nous apprenons l'une de l'autre. Nous acceptons de leurs apprendre ensemble, ça nous aide à les connaître, à les corriger, à les faire tenir debout, droits comme des hommes ou souples comme des femmes. Ils doivent devenir meilleurs que nous, pour continuer ce que nous leur laissons.

Marie : Vous auriez pu m'aider. Je ne vous ai jamais empêché de le faire. C'est la première fois que nous nous parlons. Pourquoi ?

Mata : Parce que tu ne vaux pas plus.

Marie : Vous me blessez.

Mata : Ton fils nous a blessés, tous... il a souillé notre honneur.

Marie : Il a pris la défense des pêcheurs, il a combattu pour leur droit, il leur a donné sa vie.

Mata : Pour rien.

Marie : *(elle ferme les yeux et respire)* Je ne juge pas votre fils Farouk.

Mata : Tu voudrais le juger pour quoi ? Il est en prison à cause du tien.

Marie : Pardon ?

Mata : Paye !

Marie : Je lui ai donné de l'argent, il n'a pas voulu.

Mata : Mon fils est en prison à cause du tien. Libère-le !

Marie : Vous êtes une mère. Comment... ?

Mata : Et toi ?!

Marie : Vous ne comptez pour rien la mort de mon enfant.

Mata : Elle lave sa faute.

Marie : C'est le respect que vous portez aux morts ?

Mata : Tous les morts ne sont pas respectables. Tu fais pareil. Ton fils n'est pas digne des larmes d'une mère.

Marie : Vous en êtes sûre ?

Mata : S'il avait été nous l'aurions pleuré.

Marie : Je ne vous le souhaite pas.

Mata : Libère mon enfant.

Marie : Depuis quand est-il en prison ?

Mata : Un mois.

Marie : Ce n'est pas vrai. Il était dans cette chambre quand j'ai ouvert cette porte pour la première fois. Il est revenu cette nuit. Nous avons parlé.

Mata : Tu parles comme une femme saoule. Farouk a été arrêté avec ton fils. Ils étaient sur la plage, collés l'un à l'autre comme deux chiens.

Marie : *(elle ferme les yeux)* Votre douleur vous aveugle.

Mata : Et toi tu arrives trop tard pour voir quoi que ce soit.

Marie : Pourquoi mentirais-je ?

Mata : Pour ne pas payer.

Marie : Farouk m'a dit qu'il était passeur. Qu'il a été arrêté à cause de ça.

Mata : Tu es une couleuvre ivre ! C'est ton fils qui te ment depuis toujours.

Marie : Vous voulez salir ce qu'ils ont construit ?

Mata : Construit ? Qui ? Ton fils a obligé le mien à se conduire comme lui, c'est tout ! Il l'a mis hors la loi et a jeté la honte sur nous, c'est tout !

Marie : Mon fils n'a obligé personne. Il est mort en luttant pour vos droits ! C'est tout ce que ça vous fait ?

Mata : Tu marches sur tes excréments et tu fais payer aux autres tes pieds qui puent !

Marie : Ils l'ont tué parce qu'il avait découvert un secret que les autorités...

Mata : Les autorités ? C'est quoi les autorités ? Nous sommes pauvres, ici. Plus pauvres que ce que tu appelles pauvres. Quand on est aussi pauvres, c'est l'argent qui fait l'autorité. Et avec cette autorité-là il vaut mieux garder ses yeux dans ses poches.

Marie : Elle valait combien sa vie ?

Mata : Une vie de chien ? Pas grand-chose.

Marie : Un chien qui sauve des vies.

Mata : Quoi ?

Marie : Il aurait pu sauver celle de ton mari.

*(Un silence)*

Mata : Il a découvert le mensonge et il a cru que la vérité le protégerait. Mensonge et vérité couchent ensemble. Tu aurais dû le lui apprendre.

Marie : Farouk m'a dit qu'il avait été arrêté après avoir déposé l'immigré Nazaré sur l'atoll d'Asmara.

Mata : Je vous défends de...

Marie : De dire la vérité ?!

Mata : Personne ne te croira. Tout le monde sait que nos chefs interdisent la pêche aux ailerons de requins pour notre bien et que...

Marie : Ce n'est pas parce que vous vous la cachez que la vérité vous fera moins mal.

Mata : La vérité !? Tu es fière parce que ton fils a découvert ce que tout le monde savait ?

Marie : Que vos atolls sont plus riches en or noir que votre mer. Et que vos chefs continuent de les vendre à l'homme blanc contre des armes...

Mata : Des fables ! Et alors ? Il a gagné quoi ?

Marie : Il allait dénoncer le marché des armes. Farouk et lui en avaient la preuve ... il en est mort et vos chefs...

Mata : Nos chefs leur ont menti.

Marie : Quoi ?

*(Un silence)*

Mata : Ton fils et le mien avaient leur parole. Après avoir vendu notre mer, nos chefs s'étaient engagés auprès d'eux à ne plus créer de

nouvelles réserves sur les atolls et à ne plus vendre nos terres pleines de trésors.

Marie : Comment ont-ils obtenu un tel engagement ?

Mata : Ton fils et le mien filmaient les arrestations des pêcheurs en mer. Ils avaient menacé d'envoyer ces films, via ton Consulat, dans le monde entier.

Marie : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mata : Au bout d'un mois, ils ont eu la preuve que nos chefs n'avaient pas tenu parole.

Marie : Comment ?

Mata : Une nuit, poursuivi par les hommes en uniforme, Farouk a déposé un immigré du nom de Nazaré sur l'Atoll d'Asmara. Les hommes en uniforme ont été obligés de le recueillir parce qu'Asmara était devenu propriété de l'homme blanc... son sous-sol est encore plus riche en or noir que celui de tous les atolls ensemble.

Marie : Et la preuve ?

Mata : C'est écrit dans un communiqué que ton fils a reçu.

Marie : Où est ce document ?

Mata : Tu trouves que ça valait sa mort ?

Marie : ...

Mata : Nos chefs vendent à tes frères nos atolls, comme ils ont vendu notre mer et nos terres, contre des armes pour défendre un peuple qui meurt de faim. Tu trouves que ça valait la mort de ton enfant ?

Marie : C'est comme ça depuis toujours, des hommes et de femmes meurent pour gagner une vie digne de la vie qu'ils ont reçue.

Mata : Mon fils ne sera pas de ces morts-là !

Marie : Vous saviez qu'il risquait sa vie chaque jour et vous...

Mata : Ça ne fait pas des héros de chacun d'eux ! Sauve-le !

Marie : Comment ?

Mata : Rencontre-les. Parle-leur. Ils t'écouteront. Tu payeras et ils le libéreront.

Marie : Ils ne se contenteront pas d'argent. Ils voudront toutes les preuves. Les films et le communiqué de l'arrestation de Nazaré. Farouk est leur monnaie d'échange, vous comprenez ?

Mata : Tu les leur donneras.

Marie : Martin est mort pour faire respecter vos droits. Ton fils m'a dit que tu savais qu'un droit n'avait pas de prix.

Mata : Un droit... ? *(avec un sourire désespéré, elle sort de son paquet une boîte carrée en carton blanc ainsi qu'une lettre et les tend à Marie)*  
Mon fils ne m'a parlé ni de respect, ni de droit... il m'a demandé de te remettre ceci.

*(Un silence)*

Marie : *(perplexe)* Votre fils ? Qu'est-ce que... ?

Mata : Ce sont les cendres de... Martin.

Marie : *(abasourdie)* Pardon ...? *(un silence)* Mais... qui vous a... *(un silence)* ... quoi ? Je ne vous permets pas... *(un silence)* je... ce n'est pas...

Mata : Sa lettre t'expliquera. Farouk m'a dit de revenir demain. Demain tu le sauveras.

*(Mata dépose la lettre et la boîte sur le lit, puis sort. Marie est bouleversée, elle tourne autour du lit un moment, puis se précipite sur la lettre, l'ouvre et lit. Un temps. Elle regarde la pièce et prend sa tête entre ses mains. Puis, de toute apparence, suis les instructions lues dans la lettre, elle se lève, prend la boîte blanche et la dépose sur le rebord de*

*la fenêtre, se dirige vers une étagère, écarte des livres et trouve une cachette creusée dans le mur, elle en sort un porte-documents et une boîte plus petite, elle l'ouvre : ce sont les films, elle ouvre le porte-documents, trouve le communiqué de l'arrestation de Nazaré et une lettre, la lumière change...)*

## 5. La nuit des cendres

*(Marie lit les documents, au bout de quelques instants, elle sent une présence dans la chambre, elle parle à Farouk qu'elle ne voit pas)*

Marie : Qu'est-ce que tu fais ?

Farouk : Je suis revenu pour la dernière fois.

Marie : Montre-toi !

Farouk : Je te l'ai dit, je ne suis pas là.

Marie : Tu as suivi les volontés de Martin ?

Farouk : Oui.

Marie : Pourquoi me mens-tu ?

Farouk : Je ne te mens pas.

Marie : Ta mère m'a dit que tu étais en prison.

Farouk : Je te l'ai dit avant elle.

Marie : Montre-toi !

Farouk : Je te l'ai dit, je ne suis pas où tu me vois.

Marie : Je ne te crois pas... je... Qu'est-ce que tu me veux ?

Farouk : Tu l'aideras ?

Marie : Qui ?

Farouk : Ma mère.

Marie : Elle ne veut rien entendre. Je ne crois pas que tu sois-là. Qui es-tu ? *( un silence)* Qui parle ?

Farouk : Cette nuit je me sépare de mon corps.

Marie : Qu'est-ce que tu dis ?

Farouk : C'est pour ça que tu m'as vu tout à l'heure.

Marie : Ce n'est pas possible, je... qu'est-ce que ça veut dire ?

Farouk : Ajoute ce mystère à la vie qui nous cache.

*(Un silence, Marie est perdue)*

Marie : Qu'est-ce qui se passe ?

Farouk : Je te l'ai dit. Nous sommes la nuit des cendres.

Marie : Ta mère ne comprendra pas.

Farouk : Elle aimera ton fils comme le sien.

Marie : Je l'ai lu dans la lettre de Martin, mais...

Farouk : Elle lira de tes mains ma mort. Puis vous mêlerez nos cendres.

Marie : ...elle ne veut rien savoir, elle me reproche... *(un silence)*  
Pourquoi m'a-t-elle parlé comme elle l'a fait ?

Farouk : Elle t'a donné des raisons de partir pour que tu trouves celles de rester.

Marie : Elle m'a reproché votre...

Farouk : Elle nous portera comme une mère.

Marie : Elle veut que j'achète ta liberté, que je livre les preuves et que...

Farouk : Elle en mourrait.

Marie : Pourquoi me le demande-t-elle, alors ?

Farouk : Elle a peur. En désobéissant tu risques ta vie.

Marie : Et elle ?

Farouk : Elle t'attend. Après la douleur. Vous poursuivrez notre lutte à deux.

Marie : Et les pêcheurs ?

Farouk : Ils attendent de vous le signal pour reprendre le combat.

Marie : De nous ?

Farouk : Vous êtes les mères. Vous les portez au commencement.

Marie : Elle veut que tu vives. Comment veux-tu... ?

Farouk : Elle apprendra à me perdre.

Marie : Comment ?

Farouk : Tu l'aideras.

Marie : Qu'est-ce que tu vas faire ?

Farouk : Ce que je fais.

Marie : Où es-tu ? Dis-moi ?

Farouk : Je te l'ai dit. Je me sépare.

Marie : (*épuisée*) Je ne te crois pas... je...

Farouk : Martin te l'a écrit.

Marie : Mais...

Farouk : Nous sommes la nuit des cendres.

Marie : Il a voulu que ta mère, Mata, me remette ses cendres pour que je les mêle aux tiennes et que je... (*elle ne parvient pas à achever*)

Farouk : (*en l'aidant*) Nous brûlons nos corps et laissons notre poussière s'envoler avec le vent. Après le feu, la nuit descend du ciel pour ramasser la poussière qui reste. Si au matin il n'y a plus de poussière,

l'âme peut s'envoler à la recherche de l'éternel. Nous appelons cette nuit : la nuit des cendres.

Marie : J'obéirai. Mais Mata...

Farouk : Prend l'autre lettre. (*Marie prend la lettre qu'elle a trouvée dans le porte-documents*) Elle est pour elle. Tu lui donneras et elle lira. Je suis dans tes mains et tu me reconnais.

Marie : (*émue*) Martin, mon...

Farouk : Nous nous mêlons.

Marie : Pour quoi faire ? Je refuse de te...

Farouk : Pour vous aider à vivre ce qui vient.

Marie : Je le vis.

Farouk : Toi.

Marie : Que veux-tu dire ?

Farouk : Nos chefs sont prêts à acheter ton silence à tout prix. Ils veulent empêcher que la mort de Martin ne se répande comme une marée noire. Ils connaissent l'orgueil de tes frères, ils le flatteront chez toi. Ils te proposeront un marché.

Marie : Mais...

Farouk : Si tu l'acceptes nous perdrons tout. Et nous serons morts... pour rien. Ils maintiendront notre île sous leur joug et finiront par la vendre comme le reste.

*(Un silence)*

Marie : Je ne crois pas que tu puisses me parler. Où es-tu ?

Farouk : Il n'y aura pas de marché sans ma vie.

Marie : Je refuse... Je n'ai que ma raison... pour... au secours, Martin !

Farouk : Nous sommes la nuit des cendres et te parlons, Martin et moi.

Marie : Martin... ?

Farouk : Leur marché c'est moi.

Marie : Je t'entends.

Farouk : Je me sépare de mon corps pour rejoindre le sien et ils n'auront plus rien à échanger contre les preuves que tu possèdes.

*(Un silence. Marie a fermé les yeux, elle semble écouter une voix en elle)*

Marie : Je les garderai... je garderai les preuves comme un trésor...

Farouk : Elles seront ton arme pour gagner le droit des pêcheurs.

Marie : Ta mère...

Farouk : Elle vivra ce qui vient comme tu le vis. Celle qui apprend de l'autre n'est plus toi. Cette nuit renverse son cœur pour toute sa vie. Martin et moi nous nous mêlons. Respire.

*(Au bout d'un long silence, Marie respire profondément, finit par se calmer et cède à la nuit)*

## 6. Le troc des âmes

*(L'aube. Tout à coup, un violent courant d'air force la porte et fait claquer les battants de la fenêtre qui s'ouvrent. Le couvercle de la boîte blanche, posée sur le rebord, s'envole ainsi que son contenu. Mata apparaît sur le pas de la porte)*

Mata : Tu es prête ?

Marie : Oui.

Mata : Nous partons ?

Marie : Non.

Mata : Tu vas le libérer seule ?

Marie : Ton fils est mort en prison cette nuit. Il s'est donné la mort. Ses cendres ont rejoint celles du mien.

Mata : Tu mens.

Marie : Il ne m'a parlé ni de vérité, ni de mensonge, il m'a demandé de te donner ceci *(elle lui tend la lettre)*.

*(Un silence)*

Mata : Tu l'as vu ?

Marie : Tu m'as remis celles de Martin. Ce sont celles de Farouk.

Mata : *(elle n'ose pas prendre la lettre)* Sorcière ! Tu mens ! Tu es une...

Marie : *(elle ouvre la lettre et la lui met sous les yeux)* C'est écrit dans ta langue... de sa main.

*(Mata est aimanté par la lettre. Marie la dépose sur le lit et quitte la chambre. Mata sans quitter la lettre des yeux, tourne autour du lit un moment, puis se précipite sur la lettre et lit. Un temps. Elle regarde la pièce et prend sa tête entre ses mains. Ensuite, tout en lisant)*

*s'agenouille à la fenêtre devant la boîte blanche qui n'a plus de couvercle ni de contenu, elle termine la lecture, ferme les yeux et reste immobile dans le silence, puis elle lit à voix haute un passage de la lettre dans sa langue. Marie reparaît)*

Marie : *(en traduisant)* « Mata, ma mère, je sors de mon corps pour ne plus être la rançon des chefs. Marie veillera sur toi. Martin et moi sommes vos armes, depuis l'amour qui vient d'avant la vie et la poursuit. Nous vous armons et vous poursuivrez le combat. Respire.» Maintenant, tu sais.

Mata : *(se jetant sur elle)* Sorcière ! Rends-le-moi ! Rends-le-moi ! Sorcière...*(en proie à la douleur, elle tape ses poings sur la poitrine de Marie, puis s'effondre en sanglots)*

Marie : Je ne sais pas ce qui arrive. Farouk était là cette nuit... il m'a parlé sans que je le voie... il m'a dit que tu vivrais ce que tu vis. Il s'est donné la mort pour que vos chefs ne puissent plus l'échanger contre mon silence. Vos chefs ont peur que je parle. Que je raconte pourquoi mon fils a été tué. Que je dénonce le marché des armes... Il sait que tu as mal là où tu l'entends crier. Il m'a dit que Martin et lui...

Mata : Tais-toi !

*(Mata regarde Marie avec des yeux injectés de fureur, puis quitte la chambre en courant. Marie s'assied sur le lit. Après quelques secondes elle regarde le soleil qui se lève et la lumière naquée qui inonde la chambre... lentement elle se met à défaire sa valise et range ses affaires sur les étagères au milieu des affaires de Martin. Elle réalise pour la première fois l'existence de tous les objets, les vêtements et les affaires personnelles de son fils. Elle décide de les ranger dans des sacs et faire ainsi de la place pour les siennes. Quelques minutes s'écoulent, elle tombe sur des photos, les regarde, puis sur des cahiers, un journal, des disques, en met un. Musique. Elle continue de ranger tandis que le soleil monte dans le ciel)*

## 7. Le second jour...

*(Le soleil brille haut dans le ciel. Mata se tient sur le pas de la porte)*

Marie : Tu l'as vu ?

Mata : ...

Marie : Il nous a sauvées.

Mata : ...

Marie : Je connais ta douleur.

Mata : ...

Marie : Je suis là.

Mata : Tu me l'as donnée comme une maladie.

Marie : Je ne l'ai pas voulu.

Mata : Et tu m'as enlevé la vie.

Marie : Je ne l'ai pas voulu.

Mata : Tu es sœur des hommes qui enlèvent la vie.

Marie : Je fais ce que nos enfants nous demandent de faire.

Mata : Sorcière !

Marie : ...

Mata : Tu ne m'as pas entendue.

Marie : Si.

Marie : Tu es comme tes frères tu entends le diable.

Marie : Nos enfants... j'entends nos enfants.

Mata : Tu es venue nous perdre.

Marie : Tes hommes ont besoin de nous.

Mata : Je n'en ai plus.

Marie : Nous avons les preuves du mensonge.

Mata : Tu es sœur des hommes qui mentent.

Marie : Je dirai la vérité.

Mata : Personne ne te croira.

Marie : Tes hommes le savent.

Mata : Nos femmes pleurent.

Marie : Elles lutteront.

Mata : Elles ont perdu tous leurs hommes, comme moi...

Marie : Après la douleur...

Mata : Viendra une autre douleur.

Marie : Nous combattons... un jour nous fêterons.

Mata : Je ne te crois pas.

Marie : Tu es la femme des hommes qui croient.

Mata : Je suis sa mère morte.

Marie : Tes chefs n'ont plus de monnaie pour acheter notre silence.

Mata : Ils diront que mon fils s'est tué pour ne pas être accusé de la faute contre nature.

Marie : Sa lettre les dément. Tu l'as gardée.

*(Un silence)*

Mata : Tu iras au Consulat... ?

Marie : Oui.

Mata : Tu demanderas une enquête ?

Marie : Oui.

Mata : Les chefs ne reculeront pas.

Marie : Je dénoncerai le marché des armes.

*(Un temps)*

Mata : Il était ton seul enfant ?

Marie : Oui.

Mata : Tu l'as voulu ?

Marie : Pardon ?

Mata : Son père et toi vous l'avez voulu ?

Marie : *(elle hésite à répondre)* Non. Il est né... *(elle s'interrompt)* je n'ai pas un vrai souvenir de... *(silence)* Quand j'ai su que j'étais enceinte... j'ai voulu... interrompre ma grossesse. Puis, son père m'a demandé de le faire... il a insisté, alors j'ai décidé de le garder. J'ai été punie. Je suis restée couchée six mois... Hors de ma vie. *(silence)* Pendant ces mois d'immobilité, j'ai perdu mon père... j'ai été bouleversée... et je n'ai rien pu faire pour... personne. Quelques semaines plus tard, j'ai quitté le père de mon fils, comme si je me quittais. Martin est né. Un jour, bien plus tard, je l'ai désiré. J'ai commencé à l'aimer pour tous les jours où je ne l'avais pas fait.

*(Un silence)*

Marie : Farouk m'a dit qu'il n'était pas né sur l'île.

Mata : Tu as parlé à son corps qui se séparait.

Marie : Oui.

Mata : Maintenant, tu sais.

Marie : Quoi ?

Mata : Ce qui arrive.

Marie : J'ai du mal à comprendre.

Mata : Tout le monde.

*(Un silence)*

Marie : Comment êtes-vous arrivés ici ?

Mata : Nous avons une vie mauvaise sur terre. Là, les habitants ont de l'argent. Nous devons en gagner toujours plus. Il ne restait que les travaux mal payés. Nous n'avons pas été à l'école longtemps. Là-bas, il y a des femmes qui gagnent de l'argent en offrant leur sexe. J'ai fait comme elles, pour gagner ma vie. J'ai rencontré Erin, mon homme, au port, il était pêcheur, il venait d'être arrêté pour la première fois. Je connais la langue d'Erin, ma mère vient d'une petite île proche de celle où Erin est né. J'ai trouvé du travail pour traduire la langue d'Erin et des autres pêcheurs en prison. Erin et moi nous avons appris à nous aimer derrière les barreaux. Nous avons attendu le premier jour de liberté pour revenir ici nous marier. Aujourd'hui j'ai des chambres, je les nettoie et les loue.

Marie : Tu fais vivre ta famille ?

Mata : Celle qui me reste. Ma mère et ma sœur. Nous appelons ça *le wantok*, une vieille coutume. Grâce à cela nos mères élèvent leurs enfants ensemble et les hommes travaillent en groupe. Ils travaillent mieux.

Marie : C'est une meilleure vie ?

Mata : Nous n'avons pas le choix. Les clans coûtent cher.

Marie : Les clans ?

Mata : Les familles de nos chefs. Ils veulent de l'argent parce que nous utilisons ce qui leur appartient : les puits, les routes.

Marie : À qui appartient le grand hôtel sur la plage ?

Mata : À des hommes venus de très loin. Ils ont acheté l'hôtel avec la plage et la palmeraie.

Marie : C'était à vendre ?

Mata : Ici tout est à vendre.

Marie : Ils ont payé les terres aux chefs ?

Mata : L'année suivante ils ont construit. Ils ont abattu les palmiers et creusé trois puits qui ont asséché celui du village. Ils remplissent des piscines, ils chauffent l'eau avec le gaz, même si elle sort déjà chaude des tuyaux grâce au soleil, ils jettent dedans un produit qui sent l'œuf et disent que c'est une eau qui soigne la peau et les os des vieilles personnes. L'hôtel est plein toute l'année. Ils vont acheter un autre morceau de plage et construire d'autres chambres. Ils engagent surtout des jeunes filles, pour les former à tous les travaux. Ils les logent souvent avec leurs familles. C'est grâce à ça que nous vivons.

Marie : Tu as aussi tes chambres.

Mata : Elles me coûtent cher.

Marie : Comment ça ?

Mata : Pour les garder je dois payer une taxe de sécurité au clan qui a construit la route et l'éclairage. Sans quoi ils viennent mettre le feu.

Marie : Qui ?

Mata : Le clan. Le mois dernier, une petite fille a été retrouvée dans la mangrove en proie à la terreur. Elle avait passé plusieurs jours dans la jungle. Elle a été violée et battue. Depuis, elle a de la fièvre et son corps tremble. On n'arrive pas à la soigner. Elle meurt lentement. Sa mère n'avait pas payé le clan.

*(Un silence)*

Marie : « ... c'est un beau nom pour l'enfer »

Mata : Hm... ?

Marie : C'est dans la lettre de Martin.

Mata : Ça n'empêche pas les touristes de venir au paradis. C'est ce qu'ils disent, quand ils quittent l'hôtel et nous donnent *le toodrin*.

Marie : Le... ?

Mata : *Toodrin*. Le pourboire, comme vous dites. Ils disent tous la même chose. Ils viennent au paradis, chez nous. Ils ne savent pas tout. Heureusement. Sans quoi ils ne viendraient plus et nous serions encore plus pauvres.

Marie : Ils savent. Ça ne les empêche pas de venir et de se faire transbahuter de l'aéroport à l'hôtel, de l'hôtel aux plages et des plages aux restos, pour se laisser gaver comme des oies, avant de sombrer dans des siestes comateuses. Ils font semblant de ne pas voir les vieilles qui agonisent dans les cahutes en pierres de récif. Ils sont moins indifférents au regard de Lolita des gamines en robe de princesse. Pourquoi se demanderaient-ils comment vivent les femmes et les enfants ici, puisqu'ils sont au paradis ? Ils préfèrent s'extasier sur les étoiles de mer fluorescentes qui jonchent le lagon turquoise, lorsque les plus aventureux daignent y patauger. Ils finissent par trouver folkloriques les policiers qui lèvent les barrières rouillées moyennant bakchichs. Ils les payent en ricanant, sans se douter que d'un petit geste ils viennent de verser leur tribut au potentat mafieux qui gangrène l'île. Tout comme ils ont payé leur séjour-tout-compris au voyageur qui exploite les siens sans vergogne.

Mata : Tu les connais bien.

Marie : J'en suis. À mes heures.

*(Un silence)*

Mata : Tu as vu ? *(elle indique la boîte blanche vide)*

Marie : Ils se sont rejoints...

Mata : Maintenant nous sommes orphelines.

Marie : Au commencement nous les avons portés.

Mata : Ils nous attendent.

Marie : Qui nous portera ?

Mata : Je viendrai au Consulat avec toi.

*(Un silence)*

Marie : J'ai peur.

Mata : Moi aussi.

*(Elles se tournent vers la fenêtre)*

***FIN***

Dar-es-Salam, 6 juillet 2005  
Bruxelles, 6 février-17 juillet 2006 ; 15 octobre 2008 ; 29 novembre 2009  
ou pas

Merci à :

Vincent De Cat, Adolfo Pizzuti, Catherine Papier, Geneviève Damas, Jean-Philippe et Antoinette Collard-Neven, Françoise Deville et Jacques Zenner ainsi que leurs amis, Guy Theunissen, Brigitte Bailleux, Patricia Ide, Catherine Angelini, Laurence Vielle, Anne Molitor, Anne Chappuis, Awa Sene Saar,...

Sources documentaires :

Catry, Jean-Pierre, « Quand l'Australie spolie le Timor-Oriental », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2004, n° 608.

Demetz, Jean-Michel, « La Papouasie à la dérive », *Le Vif L'Express*, juin 2005, n° 24.

Lambot, Juliette ; Bodin, Yvon ; Herniaux, Laurent, *Mayotte l'île des espoirs*, reportage, production France 3 *Thalassa*, 2006.

Tonolli, Frédéric, *Les Voiles de labeur et les flammes de la mer*, film, production Media Video Compagnie, France 3 *Thalassa*, 2005.